

Olivier Sillig

La Cire perdue

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE EST PUBLIÉ AVEC L'APPUI
DE LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES AFFAIRES CULTURELLES
ET DU SERVICE DES AFFAIRES CULTURELLES DE LA VILLE DE LAUSANNE

L'AUTEUR REMERCIE DE SON SOUTIEN
PRO HELVETIA, FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE

« LA CIRE PERDUE »,
DEUX CENT TRENTE-CINQUIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE JANINE GOUMAZ,
D'HUGUETTE PFANDER DE MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,
DE DANIELA SPRING ET DE JULIE WEIDMANN
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
COUVERTURE : DESSIN DE DODE LAMBERT
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR⁺, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-235-5
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2009 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

Cire perdue: procédé consistant à mouler de l'argile autour d'un modèle en cire, qui fond lorsqu'on coule le métal dans le moule.

LE PETIT ROBERT

LA RENCONTRE
Où l'on se meurt de froid

— **T** IÉCELIN !

— Tiécelin !

— Oui ?

— Tiécelin ! Elle va venir ? Raconte, raconte encore !

— Oui, Tièce, raconte, raconte ! crient les autres enfants, ceux qui tiennent encore.

— Oui, elle va venir, confirme Tiécelin.

— Raconte ! crient les enfants qui se sont arrêtés de danser.

— Tiens, bois. Et après, raconte !

Tiécelin prend la gourde, hésite un instant puis la rend au garçon plus grand, à la voix déjà grave, qui vient de la lui passer.

— Non, je n'en veux pas. Pour bien la voir, il ne faut pas boire de gnole. Il crie aux autres : Ceux qui boiront de la gnole vont s'endormir avant. Ils ne la verront pas. Ils ne l'entendront pas.

— Ils ronfleront trop, dit un autre.

Les enfants, ceux qui le peuvent encore, rient.

— D'accord, alors moi aussi je veux la voir.

Le garçon plus grand passe la gourde plus loin. En silence et sur place il fait quelques pas de danse, comme un ours de foire.

Il arrache, déchire même, sa vareuse et s'exclame :

— J'ai chaud !

Les autres enfants rient. Une fille laisse aussi tomber la sienne, déjà ouverte. Ses seins naissants semblent rentrer sous sa peau bleue, ses lèvres aussi, dans leur mouvement convulsif.

La fille interpelle Tiécelin :

— Raconte !

Un enfant jette un peu de paille sur le tas de braises froides qui rougeoient sourdement. Le fétu s'enflamme violemment mais trop vite, sans chaleur, créant soudain un cercle de lumière aux limites duquel un amas d'enfants s'est déjà affaissé, là où le noir profond se confond à la charpente calcinée et aux murs couverts de suie.

— Raconte !

Tiécelin raconte :

— Avant qu'elle arrive, le vent va cesser. La neige soufflée ne viendra plus s'accrocher dans la barbichette de Tutain. Tiécelin montre le garçon plus grand et son visage enfariné : Ni se glisser dans nos habits ouverts.

— Ni caresser les tétés d'Émelisse, rigole à froid Tutain.

— Ni caresser les tétés d'Émelisse, répète Tiécelin dans un accord nonchalant.

— Et alors ? dit un tout petit dont la main vient se fondre dans celle de Tiécelin.

— Et alors on la verra venir. On la verra venir de loin, parce qu'il y a lune. Elle chérit la lune.

Le petit dit :

— Alors elle viendra aujourd'hui, parce que c'est la pleine lune, c'est Émelisse qui me l'a dit !

Les autres sont enthousiastes mais ils ne sont plus assez forts pour applaudir.

Tiécelin explique :

— Elle viendra avec sa carriole. On la reconnaîtra de loin parce que les grelots de sa mule ne feront aucun bruit. Ni leurs pas. Elle, elle sera enveloppée dans une grande cape.

— Un linceul ?

— Peut-être, peut-être pas. Tiécelin n'a pas l'air de savoir : Si tu veux. Une grande cape.

— À quoi ça lui sert ? Elle ne peut pas avoir froid.

— Et nous, quand on sera avec elle, non plus, dit un autre.

— Moi, je n'ai plus du tout froid, murmure une fillette toute nue.

Tiécelin improvise et répond à tous :

— C'est une question de décence. Pour pas qu'on voie qu'elle n'a plus rien dessous, que les os de son squelette.

— Mais elle aura sa faux ?

— Bien sûr.

— Alors on la reconnaîtra bien vite.

— Bien sûr. Et de longs cheveux blancs, qui dépasseront sous la capuche de sa cape.

Un des gosses lance une nouvelle poignée de paille. Nouvel éclat de lumière. Tous regardent Tiécelin. Sa vareuse est encore fermée. Sa peau semble

bien dure, mais il ne montre pas s'il a froid, encore, déjà, ou plus. Ses yeux sont en amande, très noirs, avec des cils très longs; des yeux de fille, se moquent quelquefois certains; ils oublient que le père de Tiécelin était rom. Tiécelin a sept ans, il a encore l'air solide, les autres le sentent. Tutaïn, qui veut résister aussi longtemps que lui, pense qu'il tiendra, il est plus grand, plus fort, plus musclé, bientôt il aurait été un homme.

Les enfants se remettent à tourner autour du feu généralement amorphe. Ils ont abandonné leurs sabots, et leurs pieds insensibles martèlent l'espace de terre battue épargnée par l'incendie. Quelquefois l'un d'eux se baisse pour essayer de relever un de ceux qui sont déjà sur le sol.

— Hé! Hé! Si tu dors déjà, tu ne la verras pas!

— Il a trop pris de gnole, il dort déjà, il ne la verra pas.

Le tout petit dit :

— Je lui raconterai. Quand on se retrouvera.

Tiécelin, qui l'a entendu, le confirme :

— C'est ça.

Il est content que le gamin pense cela.

Émelisse et un autre enfant, serrés l'un contre l'autre, se sont éloignés vers la sortie. Ils regardent dehors.

Soudain ils appellent, deux fois :

— Tièce! Tièce!

Mais Tiécelin n'entend pas, alors une autre enfant vient le chercher et tous ceux qui sont encore valides vont vers la sortie et la lune pleine; sa lumière bleue est amplifiée par la neige, dure comme un glaçage, qui couvre tout le paysage.

— Là!

Émelisse décolle paresseusement un bras, difficilement. Elle le tend vers l'horizon rapproché :

— Là! La voilà!

Il y a un lumignon, une lueur orangée, une lanterne sourde. Et une silhouette noire. Une charrette, une bête qui la tire, et une ombre qui les conduit. C'est elle! Tous paraissent convaincus, même si Tiécelin ne répond rien. Et le vent semble confirmer leur idée, puisqu'il a disparu. Les petits diamants, les petites écailles de verre glacé, retombent lentement, en scintillant comme des lucioles d'hiver. Les enfants se serrent les uns contre les autres; peut-être se soudent-ils en une masse unique. Ils observent. Tutain ricane un tout petit peu. L'équipage approche.

— Regarde!

Un des gamins désigne les halos déjà visibles, le souffle de la mule et du cocher. Aucun ne relève que la mort ne respire pas.

— Écoutez!

On entend un grelot, unique et lent. Aussi le glissement des roues sur la neige dure, le grincement des courroies, le cuir et le bois du harnachement de la bête, et les pas du cocher noir qui crissent sur le sol.

— Elle est bien cachée sous sa cape, dit le plus petit qui serait sans doute devenu un gamin bavard et déluré.

L'équipage va d'un bon pas. Qui qu'il soit, il vient vers eux. Dans les champs blancs, vallonnés, on voit les ruines des fermes isolées.

Le chariot est couvert par une bâche qui forme une étrange pyramide conique sur le pont de bois

entre les courtes ridelles. Il ne va pas ralentir, il va entrer ici.

Tiécelin fait un pas, mais Tutain le dépasse, se baisse – c'est une révérence – et dit, avec une galanterie de seigneur – des seigneurs, il en a vu à la foire :

— Madame !

Mais Tiécelin le relève et dit :

— Ce n'est pas elle. Il y a un peu de mépris dans sa voix : C'est un homme, il respire. Il a chaud, lui.

La plupart des enfants poussent un murmure déçu et réprobateur. Soudain sans curiosité. Plusieurs repassent de l'autre côté du feu et de ses braises rouges mais froides. Mais Tiécelin reste. Et Tutain, même s'il le domine de plus d'une tête déjà. Parce qu'il veut être à sa hauteur. Et Émelisse et ses seins bleus. Et l'autre enfant. Peut-être seulement parce qu'ils sont soudés ensemble.

Tiécelin a raison, c'est bien d'un homme qu'il s'agit, un vrai, vivant, habillé, apparemment pas trop refroidi, long, grand, maigre malgré l'épaisseur de sa cape et ses bottes de fourrure. Il a, comme celle qu'ils attendaient, de longs cheveux, presque blancs, parcourus de fils gris, mais aussi une barbe, pointue mais longue et folle avec du givre dedans. Un visage osseux mais robuste, la peau foncée – une teinte qui n'a rien à voir avec celle décolorée des enfants exsangues. Des yeux bleus qu'il promène avec une curiosité impassible sur le spectacle qu'offre la grange. Il fait entrer la bête et l'attelage tout entier qu'il conduit vers un coin abrité par un pan de mur et un bout de toit encore solide. Il décroche la lanterne et s'avance. Les dix ou douze

gamins toujours debout se reculent, s'agglutinent, mus plus par une force grégaire et solidaire, ou pour toucher la vie, que par la recherche d'une chaleur définitivement disparue. Il s'approche, monte sa lanterne, les observe mais ne dit rien. Son visage n'exprime rien, ni curiosité, ni surprise, ni douleur. Tutain se dégage un peu, s'avance, essaie encore de bomber le torse, de se mettre en valeur. Peut-être a-t-il raison, car l'homme semble le remarquer et esquisse un sourire très vaguement complice. Une fois, il se baisse vers un enfant accroupi sur lui-même et s'essaie à lui bouger un bras déjà raidi.

Sans aucune passion, sans force, mais sans non plus masquer sa voix, Tiécelin dit alors :

— C'est un maquignon.

Étonnamment, le plus petit est encore capable de parler; il demande — comme quoi chez les enfants la curiosité demeure jusqu'au bout :

— Tiécelin, c'est quoi ce que tu as dit, c'est quoi, un maquignon ?

— Un maquignon ? C'est un marchand de chevaux qui va de foire en foire et choisit les meilleures bêtes qu'il revend plus loin.

Ce sont les derniers mots qui seront dits dans la grange. L'homme les entend, entend la remarque, la question, le prénom du garçon ainsi que sa réponse. Il revient vers lui. Il approche la lanterne du visage, elle grave un reflet coloré, orange et double dans les iris tout noirs. Mais Tiécelin fixe l'homme avec une indifférence insolente, alors que Tutain s'agite un peu, comme pour se faire voir, se rappeler à l'homme. L'homme leur fait un sourire — une grimace entendue ? — qui semble donner raison aux

derniers mots de Tiécelin, ce maquignon par lequel il l'a qualifié. Puis l'homme repart vers sa mule. Il extrait une couverture de la charrette, mais rien ne peut plus émerveiller les enfants, même s'ils voyaient encore. La couverture est pour la bête, déposée tendrement sur ses flancs. Et l'homme tire un flacon et un bouchon d'étoupe qu'il imprègne, une odeur forte, musquée, mais les enfants n'ont plus d'odorat. Avec il bouchonne sa bête. De temps en temps il se retourne vers la masse des enfants agglutinés, toujours compacte, mais moins haute. Certains se sont assis, le reste est tombé les uns contre les autres.

Ensuite il descend une caisse de son chariot, il s'assied un instant comme s'il se préparait à une longue attente, mais il se relève assez vite et revient vers les enfants effondrés. Il sort un morceau de miroir qu'il approche de leur visage. Le miroir ne s'altère pas sous les narines d'Émelisse, mais se voile devant celles de Tiécelin, au contact des lèvres de Tutain aussi, et, un tout petit peu, contre celles de l'enfant tout petit. Chaque fois il consulte la surface d'étain comme si elle délivrait un oracle — est-ce d'alors, de cet usage étrange, médical, que les miroirs s'appellent quelquefois psyché, et non des belles qui plus tard s'y mireront en pied ?

Il revient à sa caisse, s'assied, attend, immobile, indifférent, impassible. Il fixe le rougeoiement parcourant encore de-ci de-là les cendres de pailles mortes qui ont alimenté et étouffé le feu éphémère ; et si ses yeux brillent, c'est à cause du froid.

Il se relève, recommence son jeu avec la glace d'étain. Seuls Tutain et Tiécelin l'embuent encore.

Il semble hésiter un instant, prend la main de Tiécelin, une petite masse d'albâtre, la bouge, bouge le bras jusqu'à l'épaule, le secoue ; Tiécelin ne réagit pas mais reste souple. L'étranger se baisse, dégage cet enfant de sept ans, le pose sur son épaule comme s'il s'agissait d'un sac peu rempli et léger, revient vers la mule, retire la couverture, couche Tiécelin à plat ventre sur l'échine de la bête, un bras et une jambe de chaque côté – il doit les déplier, ils commencent à se crispier –, puis remonte la couverture, même au-dessus de la tête du garçon.

Ensuite, pas dans le foyer où les braises s'étouffent, trop près des petits corps gelés, mais vers son attelage, il prépare tranquillement un peu de bois qu'il débite en bûchettes acérées. Il insère quelques brins de paille sèche, approche sa lampe et s'allume un vrai feu. Il revient à la mule, sort deux ou trois objets, le bouchon d'étoupe, la fiole, une autre plus petite, plus étrange, qu'il dépose à côté de la caisse. Il reprend l'enfant inanimé et s'assied sur son escabeau de fortune. Il ouvre tout grand son manteau, écarte les genoux, installe Tiécelin contre son flanc et commence à le déshabiller. Tiécelin est un des seuls à avoir gardé sa culotte et sa vareuse fermée, par contre ses pieds sont nus depuis longtemps. Tout doucement, très lentement, très doucement, après avoir fait couler un peu du liquide odorant dans la paume de ses mains, l'homme commence à frictionner l'enfant. Il part des petits pectoraux durcis, du côté gauche d'abord, ensuite les épaules, puis le haut du ventre, juste sous le sternum, longuement, puis jusqu'au pubis enfantin, juste au-dessus du petit sexe totalement recroquevillé, les

reins, les fesses. La tête de l'enfant est plongée sous l'aisselle gauche de l'homme, contre la laine épaisse de son maillot de corps. Depuis un moment, depuis qu'il s'est mis au travail, l'homme pousse, très bas, très grave, sourde, intérieure, profonde, une longue plainte, bouche presque fermée, au rythme très lent d'une respiration maîtrisée et des mouvements du massage. De ce son, Tiécelin se souviendra.

À un moment, l'enfant grogne un tout petit peu. L'homme dégage sa tête. Un instant, Tiécelin ouvre les yeux mais juste pour en dévoiler le blanc. L'homme prend la mystérieuse petite fiole, écarte les lèvres de l'enfant et glisse quelques gouttes le long de la gencive inférieure. Ensuite il retire son manteau et y roule le gamin. Il se lève, retourne parmi les petits corps bleus dispersés. Tous sont nus ou presque mais des vêtements jonchent le sol, dont quelques tricots en relativement bon état que l'homme ramasse. Il revient vers l'enfant endormi, déroule le manteau et l'habille. Il lui remet sa culotte, lui enfle les maillots. L'enfant se laisse faire, comme une poupée, maintenant de chiffon. L'étranger coupe les manches d'un des tricots qu'il enfle sur les jambes et les pieds nus de l'enfant. Enfin il le couche près du feu dans la couverture et s'installe à son tour. Pendant la nuit il se réveille plusieurs fois, dont une où il en profite pour glisser entre les lèvres de Tiécelin quelques gouttes de la mystérieuse liqueur.

Dehors la lune a continué sa route silencieuse.

C'est comme cela que les choses se sont passées. Du moins, c'est ainsi que Tiécelin s'en souviendra.

LA CHOSE

Où l'on se retrouve nez à nez avec une étrange créature

T IÉCELIN se sent bringuebalé, quelquefois rudement mais plus généralement mollement, un mouvement de balancement, assourdi, régulier, presque doux, presque paisible. À travers ses paupières closes, la lumière paraît blanche. Il a chaud, il est bien, il n'a ni envie d'ouvrir les yeux ni d'émerger. Si c'est ça la mort, ça ne ressemble en rien à ce qu'il racontait aux autres – il n'y croyait guère du reste mais ça leur faisait du bien et lui, ça l'amusait, il n'est jamais trop tard pour s'amuser, Tiécelin pensait que, s'il fallait mourir si tôt, autant jouer le plus longtemps possible, peut-être même que cela aide – mais ici c'est confortable et Tiécelin a envie que cela dure. Est-ce là l'éternité ? À son âge, à sept ans, on a déjà une grande expérience du sommeil, de la veille et de l'éveil. Il sait déjà que la tête – l'intérieur de la tête – et le corps et le cœur ne partagent pas toujours les mêmes points de vue.

Hélas sa tête est plus réveillée que son corps et son désir, ses souhaits. Tiécelin sent que ses yeux ne lui obéiront bientôt plus. Déjà des souvenirs, proches, remontent. Des souvenirs abstraits, informes, des souvenirs de douleur, d'une douleur, progressive puis plus violente, d'abord bien localisée dans ses pieds, qui est montée peu à peu le long des mollets et des genoux jusqu'aux cuisses. Enfin, il se souvient de ses pleurs.

Des larmes sèches soudent toujours ses paupières, Tiécelin est heureux de voir encore une fois que d'une chose mauvaise, sa douleur et ses pleurs, découle quelque chose de bien, ses paupières actuellement délicieusement collées, une cécité provisoire et bienvenue. Mais il se souvient bien d'avoir crié, de s'être débattu, la débattue, puis d'être passé des hurlements aux sanglots, d'avoir gigoté comme un fou, donné des coups de pied dans le vide, puis que le bercement avait cessé, quelque chose — quelqu'un, une bête? — s'était emparé de lui, l'avait saisi et immobilisé.

Il se souvient ensuite de l'odeur sure et douce de la laine chaude et vivante contre son visage, et d'un chant très grave qu'il avait déjà entendu, autrefois, une autre fois plutôt, puis d'un goût amer entre les dents suivi, à nouveau, d'un sommeil profond, très doux et chaud. Maintenant il sait que cet état de grâce, cette mort, cette éternité, va s'achever, la bête qui vit en lui est de plus en plus curieuse, ses yeux vont s'ouvrir. Il y a un bruit de vague de bord de l'eau au même rythme que le balancement mais ce n'est pas une barque, Tiécelin connaît le mouvement d'une barque, il y a la rivière en dessous du village.

Il ouvre les yeux, ils sont un peu désynchronisés parce que le collage des larmes n'est pas rigoureux. Son horizon immédiat est blanc, un peu vert, lumineux, pour Tiécelin cela ressemble à la lumière indirecte du soleil quand avec les autres il jouait à cache-cache dans la lessive d'été. Tiécelin se souvient de la neige qui décuple la lumière. Y a-t-il de la lumière et de la neige dans la mort ? Tiécelin en doute, la comédie va s'achever. Tiécelin frotte le sommet de son crâne entre ses bras laineux ; plus d'une fois il a rêvé d'être un chat.

Il a les yeux bien ouverts. Il tourne la tête, là où ses oreilles lui signalent le bruit de l'eau. C'est plus vert. Il y a de l'eau et une cloison translucide. Et tout près, tout contre, presque à le toucher, de grands yeux bleus, un peu délavés. Il y a quelque chose d'étrange dans ces yeux. Il semble, on dirait, qu'ils sont à l'envers, que les paupières ouvertes sont en bas. Tiécelin s'écarte un tout petit peu. Les yeux appartiennent à la tête de quelqu'un, ce quelqu'un cela pourrait être Tutain, plus ou moins, peut-être, peut-être pas, mais de l'eau un peu verte les sépare. Tiécelin avance sa main jusqu'à la cloison dure, froide et bombée. Il y reconnaît du verre, il en a déjà vu. Ce verre et cette eau le séparent de ce peut-être Tutain, les yeux ouverts, la peau blanche, plus pâle, plus verte, plus floue que... que dans la grange, quand il annonçait l'arrivée imminente de Dame Camarde, plus vert et moins vivant, moins vivant encore. Le spectacle commence à déplaire à Tiécelin, mais il connaît sa maudite curiosité, celle de sa maudite tête à lui qu'il lève un peu, quand bien même il sait qu'il va perdre sa douce et éphémère quiétude.

Tiécelin lève la tête, et sa tête en s'élevant, à l'envers de tout bon sens, descend le long du corps nu de cet à peu près Tutain, le cou, les épaules nues. Des seins ! Des seins, il a des seins, un peu plus pleins, un peu plus souples que ceux d'Émelisse. La tête de Tutain, les seins d'Émelisse ! Malgré lui, Tiécelin se met sur les genoux, les paumes des mains ouvertes contre le verre concave et froid. L'être a une petite toison de poils si blonds, si décolorés qu'ils en semblent transparents, et un petit sexe, mou mais à l'envers puisque toute la créature est inversée, cul par-dessus tête, et apparemment paisible, inanimée. Et juste au-dessus de ce sexe tout petit mais mollement dressé vers le bas, il y a un vrai sexe de fille, de femme, de jeune femme — Tiécelin en a déjà vu, la pudeur n'a guère cours au village. Après il y a des jambes et des pieds qui flottent, détendus. Et là, tout à coup, le maquignon lui revient en mémoire, alors il hurle ; la terreur, immédiate. Et le verre et la bâche blanche amplifient son hurlement. Tiécelin comprend alors qui est cet homme qu'il avait oublié. Et ce que celui-ci veut faire de lui. Un amalgame, un amalgame, mort condamné à vivre mi-homme mi-femme, comme un poisson inerte !

Tiécelin hurle, hurle, malgré une voix à l'intérieur de lui qui, trop tard, lui dit qu'il ferait mieux de se taire et de fuir en silence. Il sait maintenant qu'il se trouve à l'intérieur du chariot bâché de l'abominable maquignon.

Et, brusquement, le balancement cesse. La toile est retirée, la lumière crue le frappe en plein, l'aveuglant. Tiécelin sent qu'on l'attrape encore une

fois, mais cette fois il se débat, se débat, se débat, donne des coups de pied, mord la main qui l'immobilise. On le lâche, il tombe debout, les pieds au contact froid de la neige. Il ne peut que courir devant lui.

On le poursuit, on l'appelle :

— Tiécelin !

Il entend qu'on le poursuit, mais la neige est fragile, il est léger, l'autre ne l'est pas.

— Tiécelin ! Attends. Arrête-toi, je vais t'expliquer ! Arrête-toi, tu vas de nouveau avoir mal, de nouveau la débattue !

La débattue. Tiécelin entend, hésite, mais la terreur le reprend. Il fonce devant lui, mais son ventre l'interpelle, son ventre est vide, très. Tiécelin est faible, très. Il tombe, dans la neige, il se regroupe, il protège sa nuque avec ses mains, il sanglote. Il sent qu'on l'attrape, qu'on l'immobilise. Il sent la laine chaude et les gouttes amères. Puis cette mort douce, à laquelle il a déjà goûté deux fois.

Il y goûte de nouveau, longtemps. Puis brusquement, il ouvre les yeux. Pas qu'il se passe soudainement quoi que ce soit de spécial mais parce qu'il est tout à coup parfaitement réveillé. Et parce qu'il a chaud. Ses tricots sont dispersés autour de lui, il est torse nu et moite, il a dû les retirer dans son sommeil. La lumière et la chaleur proviennent du soleil, c'est clair – clair comme la lumière du soleil.

Le balancement a cessé depuis un moment déjà, Tiécelin en a conscience. Il sait aussi – un bref mouvement des yeux, il est sur le dos – que le monstre

dans son bocal a disparu; à moins qu'il ne soit dissimulé par une autre bâche qu'on aurait ajoutée. L'étonnante forme d'intérieur de pyramide, de tente, le chariot l'a conservée.

Tiécelin aimerait bien repenser à tout ça, pas pour le plaisir mais pour comprendre et broser un plan. Il est seul, il va devoir se débrouiller. Il voudrait penser à tout ça, y réfléchir tranquillement, mais il y a une chose, quelque chose — faite certainement exprès, ça fait partie du plan de l'ennemi — qui l'empêche absolument de réfléchir à quoi que ce soit. Cette chose, c'est une odeur de soupe, une forte odeur de soupe, une insupportable et délicieuse odeur de soupe! De soupe chaude!

Il entend le bois craquer. Très agréable peut être le bruit du feu — pour Tiécelin il en avait toujours été ainsi jusqu'aux événements qui sont venus bouleverser la vie du village. Il y a aussi un murmure de rivière. Et, au silence moins épais, Tiécelin imagine qu'ici il n'y a pas, ou plus de neige — auquel cas elle aurait disparu. Tiécelin ne sait pas grand-chose de la neige, sa mère a prétendu qu'il en avait déjà vu, un tout petit peu, quand il avait trois ou quatre ans. C'était peut-être vrai mais Tiécelin n'en a aucun souvenir. On lui avait dit que ça fondait mais il ne l'avait pas encore vue fondre; au contraire, elle avait augmenté, augmenté, puis il y avait eu le vent, les hommes en armes, le feu, la mort, puis la pleine lune et la mort. Tiécelin ne savait pas s'il pourrait jamais apprécier la neige et sa magnificence mystérieuse. Trop de souvenirs.

Mais ici, là où ils — qui, ils? — sont, il ne doit pas y avoir de neige. À la place, il y a cette

obnubilante odeur de soupe, chaude et insidieuse. Cette odeur de soupe, et la vraie soupe qui inmanquablement l'accompagne, n'est pas venue toute seule. Tiécelin, qui ne croyait déjà pas trop à la Dame Camarde sur laquelle il avait brodé pour aider les autres enfants, croit encore moins aux fées à chaque carrefour. Faites un vœu, il sera exaucé, et vous vous retrouvez avec un bon mètre de saucisse au bout du nez ? S'il y a une soupe et une odeur de soupe chaude, c'est que quelqu'un l'a faite. Et ce quelqu'un, ici, ça ne peut être que le maquignon, l'horrible maquignon. Donc Tiécelin va se passer de soupe.

Pas de soupe ! Pas de soupe ? Mais Tiécelin a faim, une faim de plusieurs jours ! Avant il n'y pensait pas. Mais maintenant c'est comme s'il avait la débattue au ventre. Alors agissons ! Tiécelin enfile silencieusement un de ses maillots, se retourne sur le ventre et rampe un peu vers l'odeur de soupe et le bruit du feu. Avec ses doigts qu'il fait tout petits, il écarte un minuscule coin de la bâche.

Le monstre – le maquignon, pas l'autre – est assis sur une souche, derrière le feu, mais pas loin du tout. Il fixe le chariot. S'il a vu Tiécelin ou s'il a vu bouger, il n'en manifeste rien. Mais cela peut-il être un hasard ? Le bonhomme est en train de remplir une grosse écuelle de soupe en puisant directement dans la marmite, ce qui ne fait bien sûr qu'accroître l'odeur ! Le monstre ! Et cette écuelle de soupe, il ne la mange pas, il la tient devant lui, presque comme une offrande, comme du vin de messe ! Et il fixe le chariot ! Il compte prendre tout son temps.

Tiécelin sait avoir perdu une manche. Il décide que la meilleure défense, c'est l'attaque. Surtout si on a faim. D'un bond il se dresse. violemment, il écarte la bâche. Il doit se retenir, faire un gros effort pour ne pas tomber, et bien se caler sur ses pieds.

L'autre ne doit absolument pas s'en apercevoir, mais ça balance dans sa tête.

Alors très vite, très fort, Tiécelin crie :

— Ta soupe, tu peux te la garder ! Je n'en mangerai jamais !

Tiécelin est tout de suite saisi d'effroi, l'autre ne réagit pas ! Peut-être ne parlent-ils pas la même langue – dans ses peurs, sa fièvre et ses cris, Tiécelin a oublié que l'homme lui a déjà parlé et qu'il l'avait appelé avant de le rattraper ? S'ils n'utilisent pas la même langue, le combat est définitivement perdu ! Mais il est vite rassuré – façon de parler –, le maquignon impassible reverse la soupe dans la marmite et attend. Tiécelin pensait crier, attaquer, insulter, mais si l'autre ne dit rien, ce n'est pas possible. Heureusement, de là où il est, cet autre ne peut entendre crier son estomac.

— Bonjour, Tiécelin. Tu as assez dormi ?

Tiens ! Le maquignon connaît son nom.

Tiécelin crie :

— De quel droit tu connais mon nom ?

— De quel droit ? De quel droit ? Voilà une bien curieuse question. Pourquoi crois-tu qu'on t'a donné un nom ?

Bonne question, le monstre est fort !

— Tais-toi ! Tais-toi, tais-toi ! Et ne me dis pas le tien ! Je ne veux pas le savoir, je ne veux pas t'entendre !

Tiécelin se bouche les oreilles et ajoute :

— Ni te voir !

Ceci sans pourtant se retourner.

— Ni te sentir !

Ceci sans pourtant se boucher le nez.

Il hurle :

— Tais-toi ! Tais-toi ! Je te déteste ! Et je ne mangerai pas près de toi !

L'homme hausse un tout petit peu les sourcils, juste pour marquer une légère surprise.

Tiécelin revient à la charge :

— Pourquoi ? Parce que tu pues ! C'est pas que, nous, on se lave beaucoup, surtout que ces temps il n'y avait pas d'eau, mais toi, tu sens affreusement mauvais, tu sens... tu sens... tu sens une dégoûtante odeur, une odeur de... Ton tricot sent une dégoûtante odeur amère et...

Si Tiécelin a déjà bien l'habitude de gueuler, s'il a la langue bien pendue et s'il sait inventer des histoires, il n'a pas encore l'habitude de mentir, surtout de mentir sur des choses vraies. Et cette odeur de laine sure, elle lui revient à l'esprit. C'est quelque chose de vrai. C'était quelque chose de bon. Comme un sauvetage.

Tout à coup, il ne trouve plus son souffle pour continuer. Il est sur le point de pleurer. Il espère que, de là où il est, l'autre n'aperçoit pas son petit menton qui tremble.

Si l'autre l'a remarqué, il ne réagit pas. Simple-ment il plonge une nouvelle fois l'écuelle dans la soupe, se lève lentement, pose l'écuelle pleine à ras bords sur la souche, fait demi-tour et descend tranquillement vers la rivière...

Désormais le monde pourrait s'émietter, Tiécelin ne s'en rendrait plus compte. Tout se réduit, se circonscrit à l'écuelle. À son odeur, sa chaleur, son goût dans sa bouche et dans le tuyau un peu douloureux qui rejoint son ventre. D'abord le salé. Maintenant le chaud, puis l'épais, le sucré, l'acide, l'amer. Il distingue les raves, les herbes, toutes sortes d'herbes, certaines peut-être empoisonnées, peut-être de la ciguë mais ce n'est pas le moment de s'en occuper, et, plus fermes, en tout cas des carottes. Il n'y a pas de viande mais jamais Tiécelin n'a rien mangé d'aussi bon. Le monstre pourra faire de lui ce qu'il veut, après une pareille soupe plus rien n'a d'importance, il faut qu'il se resserve. C'est ce qu'il fait.

À ce moment, le monstre réapparaît, avec du bois qu'il charge à côté de la marmite. Tiécelin n'est plus pressé au point de ne pas voir que le vieux va jusqu'à la carriole, qu'il revient avec des trucs sous le bras, qu'il s'approche de lui et qu'il lui tend un quignon de pain. Justement ce que son ventre réclamait. Et c'est ce ventre qui gouverne actuellement.

Tiécelin prend le pain, l'arrache presque et mord dedans, sans regarder le monstre qui s'éloigne mais en se retournant pour dire :

— Fais attention, ne mange pas trop. Il ajoute : Y en aura encore demain.

Deuxième écuelle, le monde s'élargit. Tiécelin entend la rivière, elle fait un bruit nouveau. À la ville, une fois, lors de la foire, Tiécelin avait lorgné sur une échoppe de luxe, celle d'un barbier. Il y avait un miroir. Mais plus que le miroir lui-même

et la probable possibilité de s'y mirer, ce qui l'avait séduit c'était de voir que l'apprenti désœuvré, qui lui tournait le dos, y surveillait toute la place, ceci à l'insu de celle-là. Maintenant, Tiécelin apprécierait d'avoir un petit bout de miroir. Faute de ça, il se frotte le nez et glisse les yeux sous son bras.

Le vieux est dans la rivière. On ne voit que sa tête et des cercles autour de lui. Il nage. L'eau doit être gelée mais ce vieux fou nage.

Tiécelin veut voir ça, mais sans révéler sa curiosité. Il décide de se tourner, de rester très droit, d'avoir un regard général, distant, comme un évêque ennuyé.

Le monstre ne prête aucune attention à lui et sort de l'eau. Il est nu. Ses habits sont en tas sur la petite plage sablonneuse qui borde la rivière; ici la rivière s'évase et forme un très petit lac parcouru de lents mouvements circulaires et paisibles. Le fou prend ses habits, les lance dans l'eau, s'agenouille et commence à savonner et ses habits et lui-même. Il se rince et les rince puis les accroche en désordre aux branches d'un chêne sec. Puis il remonte tout nu vers le feu, sans s'occuper de Tiécelin qui se retourne avec une dignité hautaine et toujours aussi distante.

Nu, l'homme semble encore plus long et mince que dans son grand manteau, mais musclé comme du cœur de bruyère dénudé, sec, noueux mais solide. Ses cheveux sont presque blancs, sa barbe encore un peu grise, mais les poils de son thorax sont tout à fait noirs, aussi autour de son sexe, étrangement terminé, et le long de ses longues jambes fines. Les doigts de ses pieds donnent

l'impression d'explorer en permanence le terrain, comme des vers blancs curieux et fouineurs, tout en assurant au corps une assise presque solennelle. Nu, il a l'air plus sérieux que vêtu.

Une fois bien sec, il retourne au chariot s'habiller.

— Demain, tu feras bien d'en faire autant, dit-il sans attendre de réponse. Il ajoute en souriant : Surtout si les odeurs t'incommodent !

Le monstre a donc décidé qu'il y aurait un demain et, si Tiécelin doit laver ses habits, peut-être un après-demain. Tiécelin n'est plus certain des objectifs du monstre.

L'homme s'assied sur un autre bout de souche et tend la main vers Tiécelin jusqu'à ce que celui-ci lui passe l'écuelle. Il la plonge sur les bords de la marmite pour se servir, pour lui-même, une soupe plutôt claire. Il la boit, puis il s'essuie la moustache d'un revers de poignet. Le soleil est encore haut et agréablement chaud.

Enfin, il se tourne vers le gamin. Il va parler. Tiécelin savait que ce moment arriverait forcément, mais il est bien décidé à ne pas se laisser faire, même si les choses ne se passent pas comme il avait prévu, même si surtout l'homme ne réagit pas comme Tiécelin s'y attendait.

— Bonjour, Tiécelin. C'est le moment des présentations. Je m'appelle Hardouin.

— Non !

— Non ? Décidément tu as un problème avec les noms, non ?

— Non ! Tu ne t'appelles pas...

— Hardouin.

- Non, tu ne t'appelles pas comme ça !
- Alors ?
- Tu t'appelles... tu t'appelles le monstre !
- Le monstre, je vois.

Le vieux secoue la tête pour montrer qu'il a bien compris et qu'il ne compte pas protester.

Tiécelin se trouve encore une fois pris de court, il se doit de surenchérir :

— Le monstre ou le maquignon. Il ajoute, définitif : Monstre ou maquignon, c'est la même chose !

— Le maquignon. Je vois que tu as de la mémoire. Et du vocabulaire, c'est bien.

— Du vocabulaire ? lâche Tiécelin, aussitôt contrarié d'avoir laissé transparaître sa curiosité.

— Vocabulaire ? Vocabulaire cela veut dire que tu connais beaucoup de mots. Tous les mots que tu connais constituent ton vocabulaire. Et ton vocabulaire vient de s'enrichir d'un nouveau mot, termine le monstre enjoué.

— Tu dis ça pour me faire rire ! proteste Tiécelin, contrarié et fâché mais enchaînant aussitôt, malgré lui et sidéré : Peste ! C'est un mot qui les contient tous !

— Bravo ! C'est exact, tu as bien compris, s'exclame le vieux.

Tiécelin est inquiet de discerner dans les yeux très pâles posés sur lui une vraie lueur d'admiration. De son côté, Hardouin perçoit l'absurdité de la situation. L'enfant a une vraie colère, ils ont des vraies choses à se dire, ils doivent s'expliquer et, au lieu de ça, ils discutent vocabulaire, ils font de la sémantique et de la logique. Hardouin sait que chez lui c'est une tendance naturelle, un peu fâcheuse mais

naturelle; mais, si elle s'annonce équivalente chez l'enfant, ils vont former un drôle de couple.

Du reste Tiécelin réfute aussitôt :

— Non! Je n'ai rien compris. Cela ne m'intéresse pas. Et je ne te parle pas!

Tiécelin n'aurait jamais imaginé que la bataille allait glisser sur ce terrain. Il essaie de redresser la barre :

— Tu te fais tout rond, mais moi je sais que tu es un monstre!

— Ah oui, c'est vrai, tu l'as déjà dit. En tout cas, nos présentations ne sont pas ordinaires. Il faut reconnaître que notre rencontre ne l'était pas non plus. Elle n'était pas non plus prévue. Au départ, nous ne l'avions décidée ni toi ni moi.

— Hein? s'exclame Tiécelin un peu dépité. J'avais pensé...

— Tu avais pensé?...

— Ça ne te regarde pas! Mais, malgré lui, Tiécelin ajoute tout de suite : J'avais pensé que tu étais passé chez nous... pour ton marché!

— Mon marché?

— Oui, oui, tu as très bien compris! Ton marché, ton marché, ton marché de maquignon. Tu sais, avant que Dame...

Là, les derniers moments dans la grange remontent avec trop de précision. Les yeux s'affolent un instant. Le gosse a froid tout à coup. Il se tient serré dans ses propres bras. Il doit résister à l'envie — une envie totalement contraire — d'aller se pelotonner dans la laine épaisse. Hardouin lui tend l'écuelle, Tiécelin l'attrape et reprend un peu de soupe. Il y a un temps de silence.

— Et pourquoi? demande Hardouin avec douceur.

— Pourquoi?

Tiécelin a bien compris la question. Il ne sait plus quoi répondre, il n'a tout à coup plus envie de parler. Ces souvenirs sont venus remplacer sa peur actuelle, une peur avec laquelle il se sentait assez fort pour jouer.

Il laisse tomber l'écuelle vide et s'enfuit. Lentement, vers la rivière. La rivière lui barre la route, il s'arrête. Il n'est plus très certain de l'autre. Si ce n'était pas un monstre? Pas tout à fait un monstre?

Il regarde l'eau défilier, tournoyer, un bout de bois apparaît, disparaît, il y a même un poisson qui saute, la chaleur a réveillé quelques insectes. L'eau l'apaise. Il ne peut aller plus loin, elle le calme. Il devine que si le monstre ne le rejoint qu'à ce moment-là, c'est que lui aussi a compris.

L'enfant n'est plus tout à fait décidé à attaquer. C'est mollement qu'il dit :

— Je parie que tu vas me dire le nom de la rivière. Ça me fera un mot de plus.

— Oui, un nom propre.

— Un nom propre?

— Oui. Hardouin hésite à se perdre dans ces détails mais explique quand même : C'est comme ça que l'on dit pour un nom de personne, ou d'endroit, ou de lieu. Tu sais lire?

— Lire? Tiécelin rit : Non, bien sûr que non!

— Je t'apprendrai.

— Ça, ça m'étonnerait!

Ceci parce qu'ils ne resteront pas ensemble!

Tiécelin revient sur un sujet apparemment plus anodin :

— Alors ? Comment elle s'appelle, ta rivière ?

— Le Lot.

— Le Lot. Là, tu ne m'apprends rien ! Ton Lot, je le connais déjà. C'est là que se jette le Dourdou.

— Le Dourdou ?

— C'est un nom propre, imbécile ! C'est ce qui coule chez moi.

— Bien sûr. Nous ne sommes pas encore très loin... de ton pays.

— Ah !

Hardouin se trouve maladroit. Il enchaîne :

— Nous passerons la nuit ici. Il fait bon. Ce soir, il y aura de la viande au menu. Tu en as besoin.

— De la viande !

Tiécelin lance un regard soupçonneux. D'où viendrait-elle ?

— Je voudrais bien voir !

— Eh bien, tu verras. L'enfant a levé la tête, Hardouin commente : Non, elle ne tombera pas du ciel. Tiécelin, je te dois des excuses et des explications.

Le même l'interrompt :

— Depuis quand les monstres s'expliquent-ils ?

Hardouin s'assied sur un tronc mort déposé par une précédente crue :

— Il y a toute une gradation de monstres.

— Gradation ? Il pense avoir compris : Une échelle ?

— C'est ça.

Tiécelin hausse les épaules et fait la moue :

— Possible.

Il ramasse un galet et essaie un ricochet.

Hardouin :

— Le mieux c'est que je t'explique. Depuis quelque temps, quelques années, je suis montreur. Je suis un montreur...

— ... d'ours ?

— C'est tout comme. Je vais de foire en foire, mais moi, je ne montre pas des bêtes, je montre...

— Tu montres ?...

Tiécelin dit ça comme une riposte plutôt que comme une question, ce qui, en fait, facilite la tâche d'Hardouin ; l'enfant est déjà sur la voie et se souvient de sa frayeur nocturne.

— Oui, je suis un montreur, un montreur, un montreur de monstres. Ça a toujours existé, ça marche plutôt bien.

— Et le monstre, ce n'est pas moi. Ce n'est pas moi, ce n'est pas encore moi ? dit Tiécelin avec insistance.

— Ce n'est pas toi. Et ça ne sera jamais toi. Ce n'est pas un monstre vivant que je montre. Après, on ira le voir. Il est mort depuis longtemps. Je ne sais pas pourquoi il est mort, il était sans doute malade.

— Malade, c'est ça, murmure l'enfant.

— Je ne l'ai pas tué, je l'ai reçu. En quelque sorte, reçu. Et c'est pour ça que je suis devenu montreur. Ça aussi je te raconterai. Il est conservé dans une espèce de grosse bonbonne, en verre, transparente. Dans un liquide spécial qui fait qu'il ne s'abîme pas. Il ne... pourrait pas.

Tiécelin est très intrigué :

— Tu veux dire qu'il pourra rester comme ça pendant très longtemps ?

— Des siècles.

— Des siècles ?

— Des centaines d'années. Peut-être.

— Siècles, bonbonne, gradation, vocabulaire ? Et propre, un nom propre.

Tiécelin fait l'inventaire des mots qu'il vient d'apprendre. Un répit pour digérer les choses qu'Hardouin explique. Désormais le gamin enrichira son vocabulaire sans en faire chaque fois le décompte, il le dit à l'autre et l'invite à poursuivre.

Hardouin propose :

— Demain, je te le montrerai tranquillement.

— Demain, demain, d'accord, dit l'enfant, heureux de ce délai qu'offre demain.

— Pour bien faire cette nouvelle activité, j'avais un assistant, un aide. Lui, dans les foires, devant notre tente, il haranguait la foule, il appâtait le chaland. Il les baratainait pour faire miroiter dehors ce qu'il y avait à voir dedans. Moi, je restais mystérieux, à l'intérieur...

— Avec ta barbe et tes cheveux longs.

— C'est ça. Ensuite les gens entraient. Je leur faisais mon baratin.

Depuis qu'Hardouin a commencé à raconter, Tiécelin s'est approché très près et le fixe attentivement. Comme son interlocuteur est assis, ils se retrouvent à une même hauteur.

Mais quand l'enfant a envie de poser une question, d'abord il se détourne ou ramasse un galet ou regarde la rivière :

— Je vois. Et alors ? ton assistant ?

— Eh bien, il y a quelques mois, il m'a quitté. En fait, on a décidé de se séparer. Il devenait... Disons que tous les deux on a senti le besoin de se séparer. Nous l'avons fait d'un commun accord. Et si nos chemins doivent à nouveau se croiser, je crois que nous nous reverrons avec plaisir, que nous redeviendrons... que nous resterons...

— Redeveniendrons ou resterons ? insiste Tiécelin.

— Redeveniendrons. Il hésite et précise : Les deux. Je t'expliquerai aussi cela, plus tard. Puis il reprend sa phrase là où son nouveau compagnon l'a interrompue : Amis, nous resterons amis. Le fait est que j'avais besoin d'un nouvel assistant.

L'emploi de l'imparfait est malheureux. L'enfant réagit tout de suite :

— Ha, ha ! C'est pour ça que...

— Que ?

— Que tu es passé dans mon village !

Tiécelin lui tourne le dos et s'éloigne, il descend le long de la rivière. Il ne fuit plus vraiment mais c'est une réaction de son corps à ses pensées trop rapides d'enfant meurtri.

Hardouin se lève et le rejoint.

— Non, c'est pas pour ça. J'avais besoin d'un abri pour ma mule et pour moi. Et la région, dévastée, n'offrait guère d'accueil.

Après, après c'est plus difficile, parce que l'enfant n'a pas tout à fait tort.

— Après, je vous ai découverts. J'ai vite vu ce qui vous arrivait. Je suis vieux, j'ai une certaine habitude, j'ai déjà pas mal vécu et j'ai côtoyé bien des événements. Je ne pouvais pas vous prendre tous.

Depuis le début Hardouin ressasse ça. Il était venu, il avait choisi un enfant. Pour le sauver. Mais il avait laissé les autres. Il se trouvait toutes sortes d'excuses, assurément bonnes, mais il n'arrivait pas à se convaincre totalement. Dès que l'enfant s'était réveillé, il avait été soulagé. Même si le gamin ne se laissait pas facilement apprivoiser, il était content de pouvoir parler avec lui. Aussi de ça. Comme ça, les choses s'arrangeraient dans sa tête. En vieillissant, il devenait trop délicat.

— Plusieurs étaient...

— ...déjà fichus? intervient Tiécelin. Oui, c'est vrai. Plusieurs s'étaient déjà endormis. Et la gnole ne les a pas aidés. Mais... Mais, mais mais, ça veut dire que tu, tu, tu, tu m'as choisi?

Tiécelin a de nouveau le menton qui s'agite. Il passe rapidement le revers de son bras sur ses sourcils et son front.

Hardouin se dépêche de l'innocenter :

— Ce n'était pas ta faute. Tu n'y es pour rien.

Pourtant Tiécelin revoit les événements avec une précision glacée. Si, il y avait été pour quelque chose. S'il s'était tu, s'il n'avait rien dit?

Il se rappelle très bien comment le montreur avait d'abord regardé Tutain, avec son regard d'acheteur.

— C'est mon « maquignon » qui m'a sauvé?

Son « maquignon » qui l'avait sauvé? Hardouin n'avait pas pensé ça. Mais peut-être.

— Oui, non! Tu ne pouvais pas le savoir. Ce n'est pas pour ça que tu m'as insulté! Tu ne savais pas...

Le comportement de l'enfant déteint sur l'homme, Hardouin sent qu'il s'enferme. Il se lève et

remonte au campement. Tiécelin attend avant d'aller le rejoindre.

Avec ses pieds et un bout de bois, Hardouin sépare les cendres des braises. Tiécelin s'assied sur le bout de tronc et attend. Le vieux va-t-il continuer ses explications ?

— Tiécelin, tu veux bien attendre ici un petit moment ?

Tiécelin secoue positivement la tête. Le soleil est sur le point de disparaître, non qu'il soit tard mais parce que la rivière court au fond d'un vallon abrupt quoique bien orienté.

— Tu n'auras pas peur ?

— Peur ? Tiécelin ricane doucement : Parmi les histoires qu'on raconte volontiers aux veillées chez moi... Le gosse fait un geste vague derrière eux, pour signifier que « chez lui » fait partie maintenant d'un passé disparu : Il y en a une que je n'ai jamais très bien comprise mais que j'aime quand même beaucoup. C'est l'histoire d'un type, un grand, qui n'a jamais connu la peur jusqu'à ce que quelqu'un l'asperge d'eau froide alors qu'il dort et alors après il est tout content parce qu'il a enfin connu la peur. Moi aussi, je l'ai connue. Tout dernièrement ! Tiécelin lance un regard entendu : Ça, tu peux me croire ! Depuis, je n'aurai plus très facilement peur.

Hardouin fixe le gosse. Les enfants cicatrisent très vite. Mais à force, petit à petit, ne devient-on pas noueux ?

Tiécelin lui adresse un geste du revers de la main, signifant : tu peux y aller, vas-y, va seulement chercher ton bois !

— Si tu as froid, dit Hardouin, charge le feu, mais plutôt de ce côté-là. Il faut laisser les braises.

Il renvoie un clin d'œil à Tiécelin et disparaît dans les fourrés de petits chênes verts et denses.

Il revient bientôt avec un lapin, bien allongé, bien mort, avec un lacet encore serré autour du cou.

— Voilà notre viande pour ce soir.

— Je vois, répond d'abord Tiécelin, qui essaie de rester impassible, pour masquer répulsion, admiration et appétit renaissant. Tu braconnes. C'est interdit !

Chez lui, seuls les enfants s'y risquaient.

Hardouin répond tranquillement :

— C'est l'apanage des bannis. Et je suis un banni. Sans attendre de questions de l'enfant ni fournir de vocabulaire, il ajoute : Montreur, sorcier, savant, et juif déjà. Renégat.

Hardouin sort encore quelques racines de différentes variétés, tailles et couleurs.

— Pour accompagner la viande.

Décidément, ce genre de monstre fait et dit des choses bizarres, pas claires et plutôt inquiétantes mais, s'il reste avec lui, Tiécelin ne devrait pas trop connaître la faim. Un argument à retenir.

Quand le lapin est cuit, la nuit est tout à fait là, le ciel plein d'étoiles, fixes à cause de la clarté de l'air. Hardouin a une outre allongée, en forme de demi-lune, avec laquelle il se gicle du vin directement au fond du gosier.

— Tu connais ça, le vin ?

Tiécelin fait la moue.

— Tu veux goûter ?

Plus amusé par la façon de boire que par le breuvage lui-même, Tiécelin fait un essai, pas très fructueux parce qu'il s'en envoie plus sur le visage que dans la bouche ; ça le fait rire, ce qui ne facilite pas la tâche. Hardouin rit aussi, il en a plus bu que l'enfant, c'est un peu la fête. Tiécelin rote, ils rient encore.

— C'était bon, dit le gosse en parlant de la viande.

Puis ils restent silencieux. De temps à autre Tiécelin jette des coups d'œil au montreur. Va-t-il reprendre ses explications ? L'enfant n'en a pas trop envie. Il sait qu'il faudra bien qu'il revoie une fois le monstre, le vrai, celui du bocal.

Tout à coup Hardouin, qui semblait perdu dans ses propres pensées, ou dans sa digestion ou le confort de la chaleur, se retourne vers le gosse :

— Si tu veux, je te fais le bateleur.

— Le bateleur ?

— Oui, tout le baratin, comme on fait à la foire.

— Si tu veux, dit Tiécelin qui ne sait pas s'il a vraiment envie de réveiller sa curiosité et quitter ce confort immobile.

— Attends. Attends un instant.

Hardouin disparaît dans la carriole — il y a grimpé avec une agilité étonnante. De l'intérieur, il déploie deux ou trois trucs et la pyramide de toile s'agrandit jusqu'à prendre l'apparence d'une vraie tente. Elle s'illumine d'un halo blanc et instable.

Hardouin réapparaît avec une torche qu'il vient allumer directement dans le feu. Il se cale dans une drôle de position, le ventre très en avant, les jambes en tonneau, ce qui le rétrécit un peu.

Il approche la flamme de son visage pour lui donner un éclairage goguenard et, d'une voix aiguë, il dit :

— Mon assistant...

Hardouin signifie par là qu'il imite la voix de son assistant.

— Approchez, approchez !

Avec sa voix ordinaire il commente :

— C'est la formule consacrée.

Avec une voix de fausset :

— Approchez, approchez, bonnes gens, bonnes dames. Les enfants de moins de sept ans ne sont pas admis ! Approchez ! Approchez et vous verrez, vous verrez combien les desseins de l'Éternel sont puissants, mystérieux. Et insondables...

Une chouette passe au-dessus du feu, Tiécelin regarde les ombres qui dansent contre les arbres qui les entourent et la silhouette noire du sorcier projetée sur la toile.

Pour bien laisser à son unique spectateur le temps de se pénétrer de tout cela, Hardouin respecte un silence, puis il reprend, d'abord avec sa voix :

— Il a fait les étoiles...

Il rectifie, sur le ton de l'assistant :

— Il a fait les étoiles.

Mais il s'explique :

— Je roule un peu les « r » et mouille un peu les voyelles, parce que Juan, mon assistant, était castillan. Il aurait dit :

« Il a fait les étoiles et les astres, les animaux, les animaux terrestres et aquatiques, les poissons, les oiseaux... »

Hardouin pointe son doigt sur quelqu'un dans le public imaginaire :

— Et les singes ! Il commente : La foule rit.

Il reprend :

— Ensuite enfin, avant de se reposer, il a fait l'homme. L'homme et la femme. Mais il ne s'est pas arrêté là ! Il ne s'est pas arrêté là, comme le verront ceux qui auront l'audace et la curiosité de rejoindre Arduinus de Prague, mon bon et docte maître qui vous attend sous la tente pour vous présenter sa créature. Sa créature, pas la sienne, mais celle du...

Hardouin scrute les premiers arbres du bosquet comme autant d'espions dissimulés, avec sa propre voix mais très bas il explique :

— Ça, tu ne le dis que si tu es bien sûr qu'aucun suppôt de l'Inquisition... Hardouin est passé à la deuxième personne comme si Tiécelin était déjà son assistant : Qu'aucun prêtre ou acoquiné n'est dans les parages, sinon c'est à d'autres lampes que nous nous réchaufferons.

Il poursuit :

— La créature que Dieu, dans sa facétieuse bonhomie, a bien voulu inventer pour se distraire. Vous la verrez à la lumineuse lumière de la science de mon maître qui vous expliquera l'anatomie. Il fait un geste : L'anatomie. Les organes, les organes. Le pourquoi. Et le comment. Et, s'il est bien luné aujourd'hui, peut-être vous racontera-t-il quelques épisodes de la courte mais tumultueuse existence supposée de sa créature. Pas la sienne à lui propre, mais celle dont le Seigneur a bien voulu nous confier un usufruit limité à un corps, mais un corps conservé pour l'éternité ! Nous avons parcouru des

milles et des milles, des centaines et des milliers de lieues pour vous la montrer. Accourez, accourez !

Hardouin se tait, attend, d'abord dans une légère révérence, une petite flexion en avant du buste, un mouvement très ordinaire d'hospitalité et de bienvenue.

Tiécelin, qui est debout, depuis le début immobile, ne bouge pas d'un cil. Il se demande si son nouveau compagnon entend les battements de son cœur affolé, voit sa transpiration, sent son envie de fuir ou, simplement, s'il s'amuse.

— Accourez !

Hardouin reprend sa voix normale, lui donne soudain un ton très amical, protecteur, encourageant :

— Viens, viens, Tiécelin. Accourez, Messieurs, Mesdames !

Il fixe la silhouette de l'enfant dressée dans l'obscurité. Peut-être ne devrait-il pas insister. Mais alors ce gamin ne deviendra jamais son assistant. Et maintenant Hardouin sait le vouloir vraiment. Et la fuite serait mauvaise pour l'enfant.

Il descend du pont de la carriole, s'avance vers Tiécelin, la main toujours ouverte, Tiécelin toujours immobile.

— Je sais, tu as eu très peur. C'est ma faute, j'ai été idiot. Je n'avais pas prévu, pas pensé que tu te réveillerais si vite... Hardouin n'est pas tout à fait certain de dire la vérité : Je n'avais pas imaginé qu'elle te ferait une telle impression. Tu sais...

— Quoi !

— Quand on rencontre... un danger... un ennemi, quand on sent qu'on peut être le plus fort, il faut l'affronter. Tu...

Hardouin sait que Tiécelin l'a déjà fait, et dans des conditions où rien n'était joué, où tout semblait même perdu. Et où Tiécelin avait gagné. Mais il n'est pas bon d'en reparler maintenant.

— Tu verras, ce n'est qu'une chose. Une chose... morte.

Tiécelin fixe les yeux du vieux qui brillent à cause de la lumière qui lui lèche un côté du visage.

Il attrape la main du montreur, il hausse les épaules, et c'est lui qui termine la phrase :

— Et des morts, j'en ai déjà vu. Ça, tu peux me croire. Allons !

Maintenant c'est lui qui tire le vieux sur les deux ou trois mètres qu'il leur reste à parcourir. En même temps, plus il avance, plus il cherche à se coller contre les jambes d'Hardouin. Ses narines se dilatent pour retrouver l'odeur sure qui plusieurs fois déjà l'avait bercé.

Pour rendre la chose moins solennelle, Hardouin reprend son discours de bateleur :

— Nous y verrons la créature de Dieu, que Dieu, dans sa bienveillante bonhomie...

Mais d'une pression des doigts sur la longue main fine, Tiécelin lui intime l'ordre de se taire. Il lâche le magicien, grimpe le premier les quelques marches de meunier, écarte la toile, mais en faisant bien attention de rester tout contre son immense compagnon.

Le bocal, parfaitement cylindrique, est éclairé par-derrière. Le liquide est verdâtre. La chose flotte à mi-eau, avec une netteté que jamais les petits baigneurs n'ont connue dans leurs jeux, dans la rivière, dans ce pays, ce pays que Tiécelin ne reverra sans doute jamais.

Le garçon tourne autour de la bonbonne, regarde, s'immobilise, repart. Un instant, il avance un doigt, effleure la surface vitrifiée, mais s'éloigne avant que l'extrémité de son index et le flanc d'une cuisse de la chose ne se trouvent séparés que par l'épaisseur du verre. Il se cache le visage avec son bras, le retire, les yeux presque fermés.

Hardouin qui l'observe suggère tout doucement :

— Je peux diminuer la lumière.

Tiécelin sursaute, lui lance un regard surpris, comme s'il découvrait sa présence, mais secoue la tête négativement :

— C'est plus ?...

Mais l'enfant s'interrompt.

Il passe à côté d'Hardouin et sort, tout en restant à l'extrême bord du chariot. La lumière ne l'éclaire que de dos, Hardouin ne voit que ses boucles, une oreille, la lisière de sa joue, le battement de ses cils ; tout le reste du visage est dans l'ombre, face à la nuit.

Plutôt que de terminer sa phrase, Tiécelin explique, sans jamais se retourner :

— Une fois, quand j'étais petit. Je crois que c'était il n'y a pas très longtemps. Il soupire : J'étais petit il n'y a pas très longtemps, tu sais. Et il continue : Papa, maman et moi, seulement moi, je ne sais pas pourquoi, on est allés assez loin dans la forêt, plus loin que je n'étais jamais allé, et la nuit est venue, avec la lune. On est arrivés dans une clairière, que papa connaissait, où se dressait une petite église en pierre. Papa a fait une torche et l'a allumée, et nous sommes entrés dans la chapelle. C'était très beau. Papa me montrait, il y avait Dieu,

Jésus, et toute la famille, et leurs amis, peints au plafond. À un moment, la torche de papa s'est éteinte. Moi, je tenais la main de maman. La lune se faufilait par les fenêtres tout en haut et éclairait encore l'un ou l'autre des saints qui, à cause des nuages qui passaient dehors, semblaient nager dans le noir très noir.

» Papa a dit :

« Moi, j'aime mieux comme ça, c'est plus mystérieux. »

» Maman s'est signée et moi je suis intervenu :

« Papa, moi, j'aime mieux quand c'est un peu moins mystérieux. »

» Je voulais qu'il rallume la torche, parce que j'avais peur. J'étais petit. J'ai serré plus fort la main de maman.

En disant cela, Tiécelin tend sa main derrière lui, mais Hardouin ne saisit pas immédiatement la portée du geste. Tiécelin pivote sur lui-même et se précipite sur Hardouin dont il saisit les jambes à bras-le-corps. Puis Hardouin entend ses sanglots, entrecoupés de cris, et le gosse se met à grimper sur lui en se cramponnant au manteau. Dans les foires, Hardouin a vu de jeunes singes faire ainsi avec leur dompteur, même les cris étaient un peu semblables. Tiécelin a passé ses deux bras autour du cou d'Hardouin et le serre très fort, presque à l'étrangler, tout en cherchant à enfouir sa tête entre la laine et la peau, vers la clavicule, avec ses larmes qui dégoulinent et ses sanglots qui les secouent tous deux, dans l'espace précaire entre la tente et l'échelle d'accès. Alors Hardouin le prend dans ses bras, et, après un temps où l'enfant ne se calme pas, il descend avec

lui, difficilement, et va s'asseoir sur la souche à côté du feu mourant, avec le petit humain pelotonné contre lui qui s'essouffle à pleurer.

Hardouin lui passe la main dans les cheveux, presque comme pour l'épouiller; il lui gratouille aussi la nuque. Peu à peu, les pleurs du gosse font comme une mélopée, comme le bourdon d'une vielle ou le moustique d'un jeu d'orgues interrompues par le gros soufflet des poumons qu'il faut remplir à la volée.

Hardouin pense que si le gosse décide de rester – mais le décidera-t-il? –, ça sera pour longtemps, pour toujours. Pas comme avec Juan, parce que Tiécelin n'a personne d'autre que lui. Désormais, c'est son fils. Et lui, là, il se retrouve bombardé père. Il fait taire la petite voix maligne qui dit que tout ça, c'est ce soir, que demain ils verront les choses différemment. Et le garçon, et lui. Et que, dans quelques années, tout cela sera à nouveau différent. En outre, peut-être le gosse ne voudra-t-il pas rester. Mais où irait-il? Dans un couvent, lui aussi qui est si petit?

Seulement alors, il se rend compte que Tiécelin s'est endormi. Très doucement, sans le réveiller, presque sans le décrocher, il se sépare du manteau et le roule dedans. Puis il va chercher des couvertures et s'installe tout contre le gosse qui le recherche déjà.

La nuit est froide, le ciel tout étoilé, des étoiles fixes et brûlantes. De temps en temps encore, Tiécelin est secoué de grosses respirations saccadées, mais il dort sans pleurer. Longtemps, Hardouin fixe le ciel, puis son sommeil est incertain et tendu.

Quand il ouvre un œil, sans bouger pour ne pas réveiller le gosse, le gosse n'est plus là, mais l'empreinte du corps est encore imprimée dans le gros manteau de laine.

Hardouin regarde le ciel, bleu, et, en haut des falaises, la cime des arbres qui s'illumine. L'enfant est parti !

Mais la tente s'écarte, il est resté ! Il est retourné voir la chose. Hardouin l'observe à travers ses paupières entrebâillées. Le même, sans doute pour se protéger, conserve l'index et le majeur de sa main gauche croisés. Il lance un coup d'œil sur Hardouin qu'il croit endormi. Il ébauche un sourire un peu compliqué, comme entre lui et lui seul, puis il descend vers les braises mortes, ramasse le bois alentour et organise un foyer. Il attend.

À travers ses cils, Hardouin voit que l'enfant va rester, qu'il est déjà tourné vers leur devenir, d'abord manger et boire quelque chose – de ce côté le gosse fait confiance à la magie du vieux –, puis apprendre son travail, devenir son assistant. Et, ensemble, parcourir le monde.

De tout cela, le bateleur et son nouvel associé se souviennent, et s'en souviendront longtemps.